

Rescapé d'Auschwitz, Paul Schaffer a, hier après-midi, rencontré des collégiens de Saint-Just.



À L'INVITATION de la section départementale et du comité local des membres de la Légion d'honneur, Paul Schaffer était hier à Soissons pour témoigner des sept années qui l'ont marqué à jamais : la fuite de son Autriche natale sous la pression des lois antijuives, l'exode vers la Belgique, puis la France et sa zone libre, les camps de transit, avant l'horreur d'Auschwitz et l'évasion qui le fit échapper à une mort certaine.

Avant une conférence tout public à l'Hôtel des Francs, c'est devant trois classes du collège Saint-Just que le rescapé des camps de la mort a raconté ce qu'il a vécu, une façon, selon lui, de se libérer un peu de la « charge de la mémoire » que lui confère ce statut, difficile, de victime de la barbarie nazie.

« L'intelligence sans mémoire, c'est comme une forteresse sans rempart », rappelait-il. Avec le souci permanent de remettre en perspective sa propre et douloureuse expérience par rapport à l'Histoire, Paul Schaffer a témoigné, face à des collégiens très attentifs, de ses blessures les plus profondes, de ses sentiments les plus intimes, de ces moments qui ont propulsé l'ado qu'il était au cœur de la folie des hommes.

Son père, le premier, est parti pour un camp de la mort. « C'est la première fois que je voyais mon père pleurer. Il avait pressenti que nous ne nous verrions plus », racontait Paul Schaffer.

Au terme de trois jours et trois nuits de voyage interminable, le garçon fut, à Auschwitz, immédiatement séparé sa mère et de sa sœur. Ce n'est qu'un an après qu'il apprendra la façon dont elles périrent. Alors qu'il interrogeait l'un de ses compagnons d'infortune sur ce que produisait l'usine proche, en désignant ce qu'il ignorait être les bâtiments des fours crématoires, il se vit répondre : « Ils sont rentrés par ici, ils sont sortis par là. » Son interlocuteur lui montrait les cheminées. Ainsi, aux yeux de Paul Schaffer, « la Shoah ne se compare à rien d'autre, à aucun génocide ».

Face à cette entreprise à broyer les hommes, et l'humanité, « survivre était déjà un acte de courage et de résistance ». Témoigner ne s'est pourtant imposé à lui que plus tard, notamment avec l'arrivée des thèses négationnistes. « Mon témoignage ne doit pas seulement être un exercice de style. Il s'agit aussi de comprendre comment on peut faire d'un peuple civilisé un peuple d'assassins. » Avec un maître mot comme guide : vigilance. Parce que, comme le soulignait l'un des initiateurs de cette rencontre, Bernard Lefranc, en faisant siens les propos du dramaturge allemand Bertold Brecht, « la bête immonde n'est pas morte. Son ventre est encore fécond ».

Philippe ROBIN

probin@journal-lunion.fr